

Richard Wagner composa son *Rienzi*, en s'inspirant du poète Bulwer, à la fin de 1839, dans l'année qui précéda son premier voyage en France. Je dis voyage, c'est exil qu'il faudrait écrire, exil douloureux, calvaire de sueur et de sang, qui faillit tuer avec l'âme le corps du musicien novateur et révolutionnaire. De désillusion en désillusion, l'artiste militant, qui devait un jour voir l'Europe se passionner pour ou contre lui à l'audition du *Tannhäuser* et du *Lohengrin*, fut réduit, pour gagner un pain insuffisant, à la dure condition de manœuvre musical. Aux gages d'un éditeur célèbre resté son unique protecteur, Richard Wagner fit ce qu'on appelle en termes du métier des *arrangements* pour piano et instruments divers. Ironie de la destinée! Celui qui était fait pour jouer de l'orchestre en Jupiter tonnante fut trop heureux d'accepter, dans l'arrière-magasin de M. Schlesinger, la tâche infime de réduire des partitions françaises pour cornet à pistons ou flageolet *solo*.

C'est à son retour en Allemagne, trois années après le dur noviciat de la misère à Paris, que l'auteur du poème et de la partition de *Rienzi* put assister à Dresde à l'éclatante exécution de son œuvre. Dans le *Rienzi*, opéra de sa première manière, Richard Wagner cherche sa voie de novateur sans quitter toutefois le chemin des traditions romantiques suivi par les grands Allemands qu'il admire, et dont le génie éveille et échauffe le plus vivement son ambition. La main de Marschner le guide, le souffle de Weber l'élève; quoique disciple un peu révolté, à cette première heure de la renommée et de la gloire, il s'enorgueillit encore d'être le suivant de l'auteur du *Vampire* et du chantre d'*Obéron* [*Oberon*]. On a dit, à la vérité, que le musicien de *Rienzi* tenait en médiocre estime aujourd'hui cet ouvrage de sa jeunesse; c'est là un conte imaginé à plaisir par quelque biographe en quête d'anecdotes piquantes. Cette partition de la jeunesse du compositeur est, en somme, l'œuvre d'une main virile, sinon d'une imagination originale: on a beau être chef d'école et s'enorgueillir, on ne se résout point à dépouiller son talent pour enrichir son système.

Je me garderai bien de juger *Rienzi* sur les impressions fugitives d'une audition unique. Ce qu'il faut commencer par apprendre aux premières représentations d'un opéra nouveau, c'est à bien l'écouter. Dès les premières mesures de la puissante et sonnante symphonie de *Rienzi*, j'ai compris que mon attention et mon admiration avaient à se mesurer avec une grande page. N'y eût-il, dans cette ouverture, que la phrase en *ré* des violoncelles, reprise à l'octave par les violons, que la puissance du dompteur d'orchestre s'y affirmerait tout entière. Cette phrase, d'une vigueur à la fois si ample et si touchante, Richard Wagner la fait entendre de nouveau au cinquième acte de son opéra; c'est la belle prière de *Rienzi*: *Dieu de justice, ô Dieu tout puissant!* J'étudierai plus tard cette partition, moins étrange que ne l'avaient proclamée des répugnances intéressées, et qui a soulevé, même avant d'être entendue, des clameurs furibondes dont je ne m'explique ni la sincérité, ni la générosité.

N'est-on pas allé jusqu'à faire de la chute de l'œuvre wagnérienne une question de patriotisme musical? Avant de condamner *Rienzi*, - si cette condamnation doit être une victoire de la France sur l'Allemagne, - je demande à l'étudier et à le connaître. Jusque-là, en accordant mon respect, je réserve mon appréciation. Ce que j'ai entrevu des beautés de l'ouvrage parle grandement à mes sympathies. L'orchestration en est merveilleuse; deux beaux finales ont emporté d'assaut l'enthousiasme du public sans l'appoint déshonorant des claqueurs. Le chœur des *Messagers de paix* a le parfum et la fraîcheur des mélodies primesautières.

**LA PRESSE, 12 avril 1869, p. 2.**

Voilà de quoi admirer et prendre patience en attendant que l'œuvre se révèle et se dégage peu à peu dans ses beautés un peu touffues. L'exécution, il faut bien le dire, n'est pas faite pour aider puissamment à l'intelligence du *Rienzi* de Richard Wagner. Le rôle du tribun est écrasant, et il est à craindre que la voix de Monjauze, voix d'un métal un peu fêlé, ne succombe à la longue aux dépenses de sonorité énorme que le rôle exige. Au-dessous de Monjauze, il n'y a rien.

**LA PRESSE, 12 avril 1869, p. 2.**

Journal Title:	LA PRESSE
Journal Subtitle:	None
Day of Week:	Monday
Calendar Date:	12 APRIL 1869
Printed Date Correct:	Yes
Volume Number:	None
Year:	34 <sup>e</sup> ANNÉE
Series:	None
Issue:	Lundi 12 avril 1869
Livraison:	None
Pagination:	2
Title of Article:	THÉÂTRES
Subtitle of Article:	
Signature:	B.J.
Pseudonym:	
Author:	Benoît Jouvin
Layout:	Internal text
Cross-reference:	None